

Evgenij Štejner, *V pučine brennogo mira. Japonskoe iskusstvo i ego kollekcijoner Sergej Kitaev* [Dans les abîmes du monde mortel. L'art japonais et le collectionneur Sergueï Kitaïev], M., Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2022, 343 p. – ISBN 9-78544-818350.

Lors de la perestroïka quand remontaient des réserves des musées soviétiques les trésors cachés de l'Âge d'Argent, un nom, celui de Sergueï Kitaïev (1864-1927), ressurgissait de l'oubli. Il ne s'agissait pas d'un artiste – bien que l'homme ait été aquarelliste à ses heures –, mais d'un important collectionneur d'art japonais né dans la province de Riazan. Ce furent les articles de Beata Voronova (1926-2017), parus d'abord au Japon puis en Russie au début des années 1990, qui permirent de rappeler à la mémoire des amateurs et historiens d'art cet officier de marine et sa surprenante collection. En 2008, Voronova, qui était depuis plus d'un demi-siècle conservatrice de la section des arts japonais du Musée Pouchkine des Beaux-Arts, publiait de surcroît un volumineux catalogue recensant 1 546 estampes ayant appartenu à ce voyageur au long cours que fut Kitaïev¹. Cet ouvrage bénéficia, les deux dernières années avant sa publication, de la participation d'Evguéni Steiner, un autre spécialiste de l'art japonais, devenu depuis professeur à l'École des hautes études en sciences économiques à Moscou et chercheur associé à la School of Oriental and African Studies (SOAS) à Londres. C'est à lui que revient aujourd'hui de faire paraître *Dans les abîmes du monde mortel*, la première monographie consacrée à Sergueï Kitaïev. Avant d'en rendre compte, rappelons brièvement qui fut ce dernier.

C'est parce que Kitaïev rejoignit l'escadre du Pacifique après avoir fait ses classes à Saint-Petersbourg qu'il put découvrir le Japon et devenir dès 1885 l'un des tout premiers amateurs russes d'un art soit

1 . B. G. Voronova, *Japonskaja gravjura* [La gravure japonaise], éd. de Evgenij Štejner, M., Krasnaja Ploščad', 2008, 2 vol.

méconnu, soit peu apprécié – à ce sujet E. Steiner rappelle fort à propos le désarroi mêlé de dégoût qui s'empara du capitaine de marine Vassili Golovnine (1776-1831) lorsqu'au cours de sa longue captivité au Japon (juillet 1811-octobre 1813), celui-ci reçut d'un de ses geôliers, soucieux de le distraire, trois estampes « de dames japonaises [sic] dans leur plus riche parure² ».

Loin d'être rebuté par la nouveauté insolite que présentait l'art extrême-oriental, Kitaïev conçut sa collection comme une « Encyclopédie artistique de l'ensemble du Japon » (p. 80) et eut à cœur de la présenter à ses compatriotes lors de trois expositions. La première eut lieu à l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Petersbourg en décembre 1896 et fit sensation à en juger par le nombre d'articles parus alors dans la presse. À cette occasion, un catalogue fut publié, qui précéda de sept ans la première étude parue en russe sur les estampes japonaises³. Lors de la deuxième exposition en février 1897, on put voir 283 œuvres de sa collection au Musée historique de Moscou. Enfin, dans les derniers jours de septembre 1905, soit au lendemain de la signature du traité de Portsmouth entérinant la défaite russe face au Japon et à quelques semaines de la grève générale d'octobre, Kitaïev organisait une troisième exposition à la Société impériale d'encouragement des arts à Saint-Petersbourg. Les photographies témoignent de murs entièrement recouverts de xylographies et de *kakemono* (peintures ou calligraphies en rouleau) comme de la présence, parmi les visiteurs, du peintre Arkhip Kouindji et de son élève Nicolas Roerich, de même que de l'éminent critique d'art Vladimir Stassov.

Centré sur Kitaïev, le livre d'Evguéni Steiner s'articule en quatre chapitres. Le premier (p. 17-62) est un court essai sur les estampes japonaises ; il rappelle le contexte d'apparition des *ukiyo-e*⁴ et traite,

2. *Voyage de M. Golovnine capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie contenant le récit de sa captivité chez les Japonais...*, traduit d'après la version allemande par J. B. B. Eyriès, Paris, Gide fils, 1818, t. 1, p. 277. L'édition originale russe du récit de voyage de Golovnine parut en 1816 à Saint-Petersbourg.

3. Igor' Grabar', *Japonskaja cvetnaja gravjura na dereve: očerk* [La gravure en couleur japonaise sur bois. Essai], SPb., Izd. Kn. S. A. Ščerbatova i V. V. f. Mekh, 1903, 25 p. Signalons qu'Igor Grabar et Kitaïev se connaissaient.

4. Le terme *ukiyo-e*, formé par les caractères 浮世 (monde flottant) et 絵 (peinture, image ou dessin), désigne les gravures inspirées par le monde des plaisirs (acteurs de Kabuki, prostitués, etc.) et renvoie à l'idée d'un monde dans lequel les hommes sont en quête de jouissance. Il est généralement traduit en

plus particulièrement, des genres les plus représentés dans la collection Kitaïev, à savoir les *bijinga* (représentation de belles femmes) et les *surimono* (estampes accompagnées de textes poétiques pour célébrer un événement). Le deuxième chapitre (p. 63-140) se focalise plus précisément sur Kitaïev et sa collection, tandis que le troisième (p. 141-286) propose un commentaire détaillé de vingt-huit gravures issues de cette même collection. Enfin, le dernier chapitre (p. 287-327), rédigé en anglais, reproduit un article paru en 2011 dans *Impressions* ; il s'adresse, faut-il croire, aux lecteurs non-russophones qui, faute d'avoir accès à cette revue américaine, souhaiteraient néanmoins prendre connaissance des points essentiels du deuxième chapitre⁵.

C'est bien entendu ce deuxième chapitre qui justifie le présent compte-rendu dans une revue de slavistique comme *Slavica Occitania*. L'A. y revient en détail sur la biographie de ce marin esthète et sur sa passion pour l'art japonais qui lui fit acquérir des milliers d'estampes, mais aussi plusieurs centaines de photographies témoignant de la vie japonaise, près de trois cents négatifs, de nombreuses chromolithographies, des paravents – dont un, peut-être, du célèbre Ogata Kōrin – de même que des centaines de *kakemono* et aquarelles. Fasciné par toutes ces œuvres, Kitaïev, précise l'A., n'hésitait pas à recourir à des traducteurs pour se documenter sur les artistes qu'il collectionnait, de même était-il en relation avec le Français Georges Bigot (1860-1927) et l'Italien Edoardo Chiossone (1833-1898), deux artistes et collectionneurs longtemps installés au Japon⁶. Un peu avant la révolution

français par « images du monde flottant » ; en russe, on trouve une traduction similaire (*kartiny plyvnuščego mira*) ou bien « images du monde impermanent » (*kartiny prexodjaščego mira*) ou encore, comme l'a retenu pour son titre E. Steiner « images du monde mortel » (*kartiny brennogo mira*). Il est vrai que l'idée de monde flottant (*ukiyo*) a été créé à la fin du XVI^e siècle pour contrecarrer le pessimisme de la période précédente où dominait la notion bouddhique d'évanescence de la vie, elle-même associée à un homophone de *ukiyo* (noté 憂き世) renvoyant à un monde de souffrance.

5 . Evgeny Steiner, «The Kitaev Collection of Japanese Art in the Pushkin Museum: *Historia Calamitatum*», *Impressions (The Journal of the Japanese Art Society of America)*, 12, 2011, p. 36-63.

6 . La collection d'art japonais d'Edoardo Chiossone est conservée au Museo d'Arte Orientale E. Chiossone ouvert à Gênes en 1905. Kitaïev estimait que sa propre collection était la deuxième plus importante au monde après celle de Chiossone. Voir B. Voronova, «O rannem ètape sobiranija i izučenijsa ja-

d'Octobre, pour des raisons, semble-t-il, de santé, Kitaïev s'installa à Moukden (act. Shenyang) ; les événements qui ébranlaient l'Empire russe l'incitaient dès l'année suivante à quitter la Mandchourie et à trouver refuge dans sa patrie de prédilection, celle des délicates *ukiyo-e*. Là, après bien des déboires, notamment son internement en asile psychiatrique pour soigner ses troubles psychiques, il décédait le 14 avril 1927.

Plus encore que la biographie de Kitaïev, c'est l'histoire de sa collection sur laquelle, avec une attention scrupuleuse, se penche l'A. Dès 1898, Kitaïev proposa de céder toutes ses œuvres au Musée des Beaux-Arts de Moscou alors en construction ; sa proposition ne retint pas l'attention. En 1916, une commission spécialement réunie émit enfin un avis favorable, mais la décision resta sans suite en raison de la situation économique désastreuse. Redoutant de voir les armées allemandes envahir Petrograd, Kitaïev décidait alors de confier temporairement toutes ses œuvres au Musée Roumiantsev à Moscou. À la fermeture de ce musée en 1924, la collection, nationalisée, était transmise au Musée des Beaux-Arts, qui treize ans plus tard, prendrait le nom de Musée Pouchkine.

L'histoire de la collection Kitaïev ne s'arrête pas là, puisque, révèle Evguéni Steiner, une partie des œuvres fut dispersée : des estampes furent données à des musées de province, tandis qu'un nombre considérable d'objets, de gravures et de peintures disparaissaient. À ce propos, l'A. suggère que certaines pièces ont été vendues peu de temps après leur entrée au Musée Pouchkine et que d'autres ont vraisemblablement été dérobées – les données inquiétantes relatives aux disparitions d'œuvres d'art dans les musées russes confortent une telle hypothèse⁷.

Voilà pour un condensé de ce deuxième chapitre, que le quatrième répète jusque dans son iconographie. Aller au-delà d'un résumé est malaisé pour le recenseur tant le contenu de ce chapitre est dépourvu de caractère analytique. En effet, en se contentant d'exprimer son

ponskogo iskusstva v Rossii» [Au sujet des premières étapes de la collecte et de l'étude de l'art japonais en Russie] in L. I. Akimova (éd.), *Vvedenie v xram*, M., Jazyki russkoj kul'tury, 1997, p. 607.

7. 86 mille pièces (objets ou œuvres d'art) appartenant aux musées de la Fédération russe étaient portées manquantes en 2008 sans qu'on en connaisse la raison, rappelle E. Steiner (p. 121).

désarroi face aux pratiques discutables des musées soviétiques et russes, comme en se contentant de détailler une biographie déjà relativement bien connue, l'A. passe à côté d'une problématique essentielle pour traiter de l'art japonais et du collectionneur Sergueï Kitaïev, à savoir l'histoire du japonisme dans l'Empire russe. Car les expositions de 1896, 1897 et 1905 et leur réception ne constituent-elles pas le fait marquant de l'histoire de cette collection ? Comment oublier que le contact direct qu'elles permirent avec l'art japonais eut son importance pour les artistes de l'Empire tsariste qui eurent la chance de les visiter⁸, et ce même s'il est aujourd'hui impossible d'établir si ce contact fut plus déterminant pour eux que leurs visites des expositions d'art japonais en Europe occidentale et que la découverte des œuvres japonisantes de leurs confrères occidentaux ?

La première monographie consacrée à Kitaïev n'aborde malheureusement pas ce sujet et préfère se focaliser sur les aléas survenus à sa collection sans même, d'ailleurs, les rattacher à une histoire plus générale des pratiques douteuses des musées soviétiques⁹ et des problèmes de conservation rencontrés par les musées russes. À défaut, reconnaissons à ce livre richement illustré et impeccablement mis en page le mérite d'attirer l'attention sur celui que Beata Voronova, dédicataire du présent ouvrage, n'hésitait pas à comparer aux collectionneurs Pavel Tretiakov, Savva Morozov ou encore Sergueï Chtchoukine¹⁰.

Dany Savelli

LLA-CREATIS

Université Toulouse Jean Jaurès

8. Voir à ce sujet N. S. Nikolaeva, *Japonija – Evropa. Dialog v iskusstve* [Japon – Europe. Dialogue dans l'art], M., Izobrazitel'noje Iskusstvo, 1996, p. 357 et sq. et E. V. Ščerbakova, « Japonizm v russkoj xudožestvennoj kul'ture serebrjanogo veka » [Le japonisme dans la culture artistique russe de l'Âge d'Argent], *Vestnik kulturologii* (M.), 1, 2022, p. 74-85.

9. Sur ce sujet, voir notamment Anna Odom & Wendy Salmond (éd.), *Treasures into tractors: the selling of Russia's cultural heritage, 1918-1938*, Washington – Seattle, Museum & Gardens, 2009, XXIII-424 p.

10. B. G. Voronova, « Kollektioner Sergej Nikolaevič Kitaev » [Le collectionneur Sergueï Nikolaïevitch Kitaïev] in *Èra Rumjancevskogo muzeja: Iz istorii formirovanija sobranija GMI im. A. S. Puškina*, t. 2. *Gravjurnyj kabinet*, M., 2010, http://japaneseprints.ru/reference_materials/articles/kitaev/index.php (consulté le 17 mars 2023)

